



## Rentrée littéraire, une histoire de famille

Lisbeth Koutchoumoff

### Livres

Cette année, les récits autobiographiques, inspirés d'explorations familiales, dominent. Mais la fiction n'a pas dit son dernier mot. Tour d'horizon

**E**t hop, la farandole des romans qui paraissent entre mi-août et mi-octobre a commencé, soit une danse proche de celle de Saint-Guy pour attirer l'attention des lecteurs et lectrices et des jurés des prix littéraires, décernés en novembre. Sur la piste, 484 titres dont 344 en français et 140 traduits d'autres langues, selon les données de *Livres Hebdo*, le magazine professionnel français. Après un premier semestre morose, éditeurs et libraires misent beaucoup sur l'effet «rentrée littéraire» pour retrouver le sourire.

Pour quiconque aime lire et suivre l'actualité éditoriale, voici donc venue cette saison si particulière propre au monde du livre francophone. En Belgique, en Suisse, au Québec, en Afrique francophone, les professionnels se sont pliés aux règles de ce folklore français qui concentre un nombre étourdissant de nouvelles parutions sur à peine deux mois. Dans le reste du monde, on publie de façon plus étalée sur l'ensemble de l'année, hormis les beaux-livres à Noël et les livres de plage pour l'été.

#### Course à l'attention

Cette spécificité du marché français, née avec l'apparition des grands prix littéraires

parisiens (Goncourt, Renaudot, Femina, Académie française, etc.) au début du XXe siècle, poursuit un but, celui de créer un événement médiatique et commercial autour de la littérature. Il y a 100 ans, l'alphabétisation croissante et l'entrée de l'imprimerie dans l'ère industrielle créaient le terreau idoine pour ce nouveau rituel. Jusqu'à aujourd'hui, les maisons d'édition participent à la farandole. A l'heure de la course à l'attention de lecteurs happés par les écrans, il s'agit d'autant plus de se placer dans le dôme de lumière.

Avant le coup d'envoi du Livre sur les quais à Morges (5-7 septembre) qui réunira beaucoup des auteurs et autrices mentionnés ici, voici une mise en bouche de cette rentrée littéraire 2025, un cru où les explorations familiales, fictives ou réelles, surtout réelles, dominent. Mais la fiction n'a pas dit son dernier mot.

#### Etats de la famille

Les trames autour de la famille sont de toutes les rentrées (et de toute l'histoire littéraire) mais leur nombre, cette année, sort de l'ordinaire, en particulier du côté des nouveautés de langue française. A commencer par Emmanuel Carrère, héraut du récit autobiographique, qui dans *Kolkhoze* (POL) revient sur sa mère, l'historienne Hélène Carrère d'Encausse décédée en 2023 et sur sa famille géorgienne, mais plus encore sur son père, assureur, si discret jusque-là dans l'œuvre de son fils.

Se pencher sur les lignées revient bien souvent à suivre la piste des violences traversées au fil des générations, les guerres hors et dans la maison. Dans *In violentia veritas* (Grasset), Catherine Girard, fille de Georges Arnaud, l'auteur du *Salair de la peur*, remonte aux multiples couches de violence à l'œuvre dans sa famille qui culmineront dans un triple meurtre, en 1941, dont son père sera accusé, avant d'être acquitté. Nathacha Appanah choisit aussi le «dire vrai» dans *La Nuit au cœur*, avec trois histoires de femmes qui ont tenté de fuir un homme violent. Marius Daniel Popescu remonte dans ses souvenirs d'enfance sous la dictature roumaine et met

en miroir sa vie de famille en Suisse dans *Le*

*Cri du barbeau* (Corti, 4 septembre).

Les figures familiales sont aussi des sources d'inspiration à partir desquelles les auteurs arriment leur imaginaire. Yanick Lahens tisse ainsi avec *Passagères de nuit* (Sabine Wespieser) un roman des origines à partir de ses aïeules, qui, entre la Nouvelle-Orléans et Port-au-Prince, ont résisté à la prédation des hommes, qu'il s'agisse de viols ou de traite négrière. *Haute-Folie* d'Antoine Wauters se déploie sous la forme d'une chronique familiale où les drames vécus et tus par les parents et grands-parents pèsent sur les générations suivantes.

#### Il était une fois

Hors la famille, le salut romanesque reste possible. Dans *Le monde est fatigué*, Joseph Incardona suit Eve, une sirène professionnelle qui nage dans les aquariums du monde entier, figure à la fois de l'enchantement et du désenchantement du monde. Après *Lettre à mon dictateur*, Eugène propose une réécriture de *La Belle au bois dormant* avec cette question de départ: que s'est-il passé pendant que la princesse dormait? Réponse dans *L'Ombre de la Belle* (Slatkine). Dans *La Fin de la tristesse* (Favre), Quentin Mouron place ses personnages face à la possibilité de vivre après une rupture amoureuse.

A partir de la réelle faillite de l'hôtel Monte Palace sur une île des Açores, Raluca Antonescu signe avec *Les Trois Coeurs du poulpe* (La Baconnière), un huis clos situé dans un paysage grandiose. Huis clos aussi, rural cette fois, avec *Rouille* de Camille Leyvraz (La Veilleuse) où une jeune femme attend un enfant issu d'un viol. Los Angeles et ses rêves en carton-pâte servent de décor à la rencontre entre une vendeuse de cosmétiques et un producteur de cinéma dans *Summer* (Editions d'en bas) de Philippe Testa.



## Nouvelles du monde

Le réchauffement climatique est au cœur de *Dorénavant* (L'Aire) où Marie Houriet s'inspire des heurs et malheurs du projet Phare pour donner la parole à une mosaïque de personnages. La forêt bruisse, la forêt palpite: dans une préhistoire réinventée, parcourue d'échos actuels, Antoinette Rychner suit un groupe de femmes dans *Ma forêt* (Fugue).

En littérature étrangère, les Editions Noir sur Blanc publient le 4 septembre *Ce qui luit dans les ténèbres. Souvenirs de la vie d'un narrateur* (traduction Sophie Aude) de Péter Nadas, œuvre magistrale où le géant des lettres hongroises (*La Bible, La Fin d'un roman de famille*) semble tisser ses mémoires à partir de la matière même du temps, d'éclats intimes en grands fracas de l'Histoire du XXe siècle.

Depuis *Testament à l'anglaise*, Jonathan Coe compte parmi les écrivains anglais les plus aimés des lecteurs francophones. Parodiant volontiers les codes de la littérature de genre, il tient la chronique des mutations de son pays. En 2018, il signait le grand roman du Brexit avec *Le Cœur de l'Angleterre*. Il est de retour avec *Les Preuves de mon innocence* (Gallimard), une enquête, avec un meurtre, une inspectrice, et la montée des extrêmes en ligne de mire. Les manipulations du langage et de l'information sont aussi au cœur d'une autre enquête, *Les Universalistes* (Grasset) de Natasha Brown, jeune autrice qui avait beaucoup marqué avec son premier et bref roman, *Assemblage*.

Côté lettres américaines, Jesmyn Ward met à nu les horreurs de l'esclavage dans le néanmoins lumineux *Nous serons tempête* (Belfond): descendantes d'une lignée de guerrières du royaume de Dahomey, trois générations de femmes luttent pour leur dignité en Caroline du Nord. Après *Ici n'est plus ici* en 2018, son premier roman phénomène, Tommy Orange signe *Les Etoiles errantes* (Albin Michel) qui s'ouvre sur le massacre d'Amérindiens de Sand Creek en 1864.

Célèbre depuis *Rosa Candida* et *Le Rouge vif de la rhubarbe*, l'Islandaise Audur Ava Olafsdottir (traduite par Eric Boudry) revient avec *DJ Bambi* (Zulma), le récit à la première personne d'un homme qui, à 60 ans, peut enfin devenir une femme. L'Espagnol Antonio Muñoz Molina (*Un Promeneur solitaire dans la foule*) réunit des amants, éloignés l'un de l'autre pendant cinquante ans, pour une dernière rencontre dans *Je ne te verrai pas mourir* (Seuil, traduction Isabelle Gugnion). Parmi les traductions de l'italien, Ilaria Gaspari raconte la descente en enfer d'une jeune femme en proie aux qu'en-dira-t-on dans *Une Rumeur dans le vent* (Le Bruit du monde, trad. Romane Lafore). ■

## Dix livres, dix enthousiasmes de l'équipe du «Temps» dans cette cuvée 2025

### Quand la paix régnait à Jérusalem

*J'étais roi à Jérusalem* se situe sous le signe d'une infinie nostalgie. Nostalgie d'un temps révolu, d'une

ville cosmopolite et métissée où l'on pouvait vivre en bonne intelligence avec ses voisins, quelle que fût leur croyance, partager avec eux les plats de fête. Pour incarner ce rêve, Laura Ulonati s'empare de la figure du joueur d'oud Wasif Jawhariyyeh (1897-1972). De l'enfance à l'exil, le musicien raconte sa vie et sa ville, ses senteurs, sa lumière, dans un récit débordant de sensualité et de *tarab*, ce moment de ferveur émotionnelle partagée entre l'artiste et son public. **Marco Dogliotti**  
**Laura Ulonati, «J'étais roi à Jérusalem», Actes Sud, 292 p.**

### Esprits frappeurs

Paru en polonais en 1995, ce roman de la Prix Nobel de littérature Olga Tokarczuk est enfin traduit en français. Il s'intitule sobrement *E.E.* Ce sont les initiales d'Erna Eltzner, une adolescente vivant à Breslau en 1908. La jeune femme a, selon sa mère, la capacité d'entrer en communication avec les morts. Les tables dansent lors de séances de spiritisme, et des visions opposées du monde s'affrontent, entre occultisme et psychiatrie. A travers des personnages savoureux, ce roman mystérieux et vertigi-

neux interroge toute une époque, et le regard qu'elle porte sur les femmes. **Julien Burri**  
**Olga Tokarczuk, «E.E.», trad. du polonais par Margot Carlier, Noir sur Blanc, 192 p.**

### Sans papiers

D'un côté, à l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle, un père en colère attend le retour du corps de son fils, mort pour la France au Mali. De l'autre, un enfant-soldat réchappé des Tigres tamouls rejoue sa fuite à travers la Thaïlande jusqu'à son arrivée au pays de *La Marseillaise*, trente ans auparavant. C'est le même homme, toujours sans papiers, toujours fâché. Un récit recto verso: on retourne le livre au milieu et c'est toujours la même galère, portée par l'énergie d'une langue sarcastique, violente, imagée. Une entrée fracassante dans la littérature du Sri Lanka. **Isabelle Rüf**  
**Antonythasan Jesuthasan, «Salamalects», trad. du tamoul (Sri Lanka) de Lécicia Ibanez, Zulma, 320 p.**

### La douceur des cicatrices

En quelque 120 pages, la France contemporaine est décrite par Sébastien Ménestrier, celle des travailleurs et des quartiers populaires, celle qui manifeste pour plus de justice sociale. Plusieurs destins se croisent, cabossés, parfois cernés par l'angoisse. L'écriture à la fois rapide et apaisée sait déplier l'instant, montrer la beauté des liens humains, même irrésolus ou déchirés. Alors le lecteur aussi se sent bien, sans que le monde mis en scène soit édulcoré pour autant. Né à Besançon en 1979, Sébastien Ménestrier signe son troisième livre chez Zoé et compose une œuvre en équilibre entre dureté et tendresse. **J.B.**  
**Sébastien Ménestrier, «La Petite Zone avec de la lumière», Zoé, 124 p.**

### Une poignée de rêveurs

Dans le grandiose et farouche massif du Pirin, en Bulgarie, après l'effondrement du communisme, avec une sacrée dose d'*inat*, terme pan-balkanique désignant une obstination teintée de masochisme, une poignée de rêveurs ont reconstitué des troupeaux d'une race ancienne de moutons venue d'Asie centrale et de la nuit des temps. Kapka Kassabova a



suivi les bergers sur les routes de la transhumance. *Anima* est une méditation sur le pastoralisme, un récit émerveillé et cruel à la fois. Dans ce monde vertical, ce sont les bêtes, moutons, chiens, chevaux, qui donnent le rythme. Aux humains de s'adapter. **M. D. Kapka Kassabova, «Anima. Une pastorale sauvage», trad. de l'anglais par Morgane Saysana, Marchialy, 536 p.**

### Les fantômes de la Palestine

Comédienne à Londres, Sonia sort d'une relation toxique avec un metteur en scène. Lasse, elle part pour un séjour à Haïfa, en Israël, où sa sœur enseigne à l'université. Voilà plus de quinze ans que Sonia n'était pas retournée dans la ville de ses grands-parents palestiniens. Au fil des années, elle avait «chassé la Palestine de son esprit». À peine arrivée, la voilà happée par un projet aussi irrésistible que casse-cou: monter *Hamlet* à Ramallah. Isabella Hammad, sacrée Meilleure jeune plume britannique par la revue *Granta*, est une miniaturiste des émotions. Elle sait parler avec les fantômes de la tragédie. **L. K.**

**Isabella Hammad, «Hamlet le long du mur», trad. de l'anglais par Josée Kamoun, Gallimard, 440 p.**

### Dérapages incontrôlés

Le regard de Fabienne Radi débusque l'incongru, le comique, le pathétique derrière le quotidien le plus neutre. Plasticienne et écrivaine, elle traque dans ce recueil ce qui peut engendrer «la gêne et la confusion» et avec elles le rire et l'étonnement. Tout lui est matière: l'écriture inclusive, la notion de consentement pour un chien, des lettres d'excuse de ses élèves, une tache indélébile, des dérapages incontrôlés. Elle traduit ce matériau en histoires brèves, en dialogues, en questions, en images volées, en jeux de miroirs. Une cueillette d'une cinquantaine d'éclats de mots et de sens, toniques et réjouissants. **L.R.**

**Fabienne Radi, «Gêne et confusion», Art & fiction, 264 p.**

### Comme une loupiote dans la nuit

La narratrice s'appelle Alice comme l'autrice de ce premier roman situé dans une clinique psychiatrique de la rive lémanique. Dans une langue où l'humour pointe comme une loupiote dans la nuit, Alice Botelho décrit l'arrivée d'une jeune malade. L'ironie sera son arme pour déjouer un système qui choisit d'abord les patients de l'assurance privée. Alice, surtout, va faire connaissance avec ses pairs d'infortune, des femmes qui petit à petit se racontent. Cahin-caha, ensemble, elles se révéleront. Et mission sera donnée à Alice, puisqu'elle écrit, de mettre des mots sur ces vies qui, en fait, résistent. **L. K.**

**Alice Botelho, «Folie entre mes doigts», Mercure de France, 162 p.**

### Changer de point de vue

Réimaginer le roman de Mark Twain publié en 1884, *Les Aventures de Huckleberry Finn*? Percival Everett le fait cent quarante ans après! L'écrivain afro-américain reprend le duo Huck et Jim en fuite le long du Mississippi, mais change de point de vue. Ce n'est plus Huck le narrateur, mais Jim, son ami esclave, ainsi transformé en héros, homme cultivé

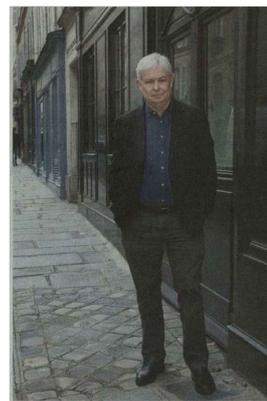
et plein d'humour, maîtrisant la langue et la pensée, et qui se joue des Blancs. *James* est une réinterprétation ambitieuse du grand classique, finement et drôlement maîtrisée, absolument passionnante. Un regard décalé et plus percutant sur la question de l'esclavage et du racisme. **Jean-François Schwab Percival Everett, «James», trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Anne-Laure Tissut, L'Olivier, 288 p.**

### Ode à l'amour maternel

Quand son père lui annonce que sa mère s'est volatilisée, Salmane, 36 ans, a du mal à y croire. A la Caverne, un quartier rural pris dans le déclin du monde ouvrier, rien ne semblait menacer la routine de leur trio. Pour retrouver Amani, cette femme discrète et dévouée au point d'être négligée, Salmane devra gratter l'écorce de leurs racines, faire parler les silences et affronter les angles morts de son histoire familiale, jusqu'à leur Tunisie natale. Dans une langue fleurie comme un bouquet de jasmin, le journaliste Ramsès Kefi signe un premier roman grouillant d'humanité, ode à l'amour maternel. **Salomé Kiner**

**Ramsès Kefi, «Quatre jours sans ma mère», Philippe Rey, 204 p.**

Jonathan Coe, (*Francesca Mantovani*)






Emmanuel Carrère. (*Hélière Bamberger*)



Nathéoha Apanah. (*Francesca Mantovani/Gallimard*)

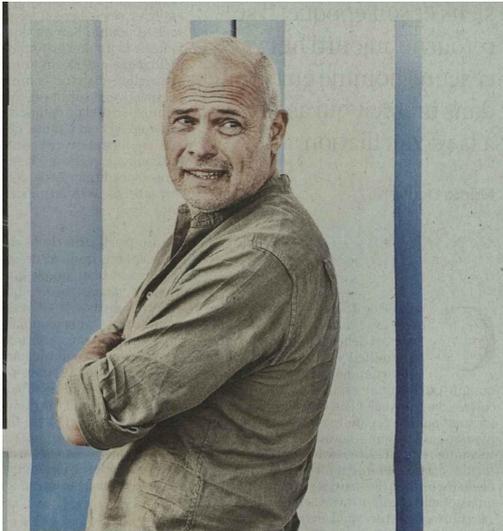
**Nos 10 coups de cœur**

292 p.

Esprits frappeurs



Jesmyn Ward. (*Beowulf Sheehan*)



Joseph Incardona. (*Chloé Cohen*)